

CONTES

DU

ROI CAMBRINUS

L'INTRÉPIDE GAYANT

I



Au temps jadis, il arriva qu'un bûcheron de Cantin, près de Douai, en allant à la ramée, trouva dans la forêt cinq oursons qui se roulaient à l'entrée d'une caverne.

A sa vue ces animaux s'enfuirent, hormis un seul, lequel vint à lui en poussant de légers grognements qui ressemblaient quasiment à des cris humains.

Bien que ce petit être marchât à quatre pattes et eût toute l'apparence d'un ours, le boquillon reconnut avec surprise que c'était, non pas un ourson, mais une créature comme vous et moi.

Il le prit et, craignant d'être rencontré par la mère ourse, il se hâta de regagner le village. Il se rendit tout droit chez le mayeur, où les voisins accoururent, attirés par un phénomène aussi curieux.

Jamais on n'avait ouï dire qu'un enfant eût été élevé par une ourse. On n'en baptisa pas moins le jeune gars, on l'habilla de pied en cap, et on le confia au bûcheron, qui l'envoya à l'école.

II

Il était un peu grandelet pour qu'on le mît à la croix de par Dieu, et même la barbe commençait à lui pousser : cela fit que les écoliers se moquèrent de lui comme d'un grand dadelot.

On l'avait nommé Jean Gélon, du nom de son père adoptif, mais quoiqu'il se fût bientôt déshabitué de marcher à quatre pattes, ses petits camarades le trouvaient si laid, qu'ils ne l'appelaient que Jean l'Ourson.

C'était un enfant calme, réfléchi, parlant peu et d'une douceur telle qu'il n'eût pas égratigné une mouche. Les mauvais garnements soumettaient sa bonté à de rudes épreuves.

— Danse, Jean l'Ourson, disaient-ils, danse ! Et

ils le frappaient à coups de bâton en imitant la flûte et le tambourin.

Jean Gélon se laissait faire : il était pourtant membré aussi solidement qu'un homme, et on remarquait que, s'il n'embellissait pas, du moins il croissait à vue d'œil.

Les garçonnals en vinrent à ce point de méchanceté qu'un jour, en jouant au cafouma, qui est le jeu de colin-maillard, ils lui bandèrent les yeux et le lapidèrent tellement qu'il en avait le front tout bossué.

Jean Gélon perdit enfin patience : il ôta son bandeau, saisit un caillou de la grosseur d'une noisette et le lança si fort au plus enragé de la bande, que le caillou lui traversa la tête comme un coup de feu.

Aux cris des polissons, leurs pères et mères accoururent. On s'empara du meurtrier et on le garrotta pour le conduire en prison : d'un mouvement brusque il brisa ses liens. On alla querir des chaînes et on lui mit les menottes : ratch ! il les rompit encore.

III

Les villageois se consultaient, ne sachant que résoudre, quand un héraut, tout habillé de velours et monté sur un cheval caparaçonné, arriva au triple

galop sur la place du village. Il sonna trois fois de la trompe, ensuite de quoi il parla en ces termes :

— Bonnes gens, S. M. le roi des Pays-Bas fait assavoir que ses deux filles, les princesses Boule-d'Or et Boule-d'Argent, ayant été enlevées par un infâme ravisseur, il donnera l'une d'elles en mariage à quiconque saura les délivrer : le vainqueur choisira.

Après avoir ouï ces paroles, Jean Gélon eut une idée :

— Faites-moi forger, dit-il à ceux qui le gardaient à vue, une bonne canne de fer, une canne grosse comme mon bras. J'essayerai de délivrer les princesses et, si je réussis, je vous invite tous à la noce.

Les gens de Cantin, voyant là un moyen de sortir d'embarras, goûtèrent ce discours, le plus long qu'eût jamais prononcé Jean l'Ourson. Ils ramassèrent toute la ferraille qu'on put trouver dans le village, et la portèrent chez le maréchal.

La canne forgée, Jean Gélon la jeta en l'air et la rattrapa avec autant d'adresse qu'un tambour-major. Le mayeur en fut si ému qu'il s'écria dans un transport d'enthousiasme :

— Ce n'est plus maintenant Jean Gélon que tu t'appelles ; tu t'appelles Gayant, et j'ose croire que tu vas réparer ta faute, épouser une princesse et faire honneur à ton village !

— J'y tâcherai, avec l'aide de Dieu et de Marie Saguenon, répondit modestement le héros futur.

Vous saurez que chez nous gayant se dit pour géant, mais on n'a jamais su pourquoi le gars donna à sa canne le nom de Marie Saguenon.

Sans perdre une minute, il prit son sac, boucla ses guêtres, alluma sa pipe, car il fumait déjà comme un homme; et, la canne à la main, il s'engagea dans la forêt.

IV

Il n'eut point marché un quart d'heure qu'il vit venir à lui une ourse suivie de ses quatre oursons. Il reconnut sa mère nourrice et se précipita dans ses pattes.

L'ourse se dressa tout debout pour mieux le recevoir. Il embrassa aussi chacun de ses frères de lait, après quoi :

— Où vas-tu dans cet équipage ? lui dit l'ourse en son patois.

— Délivrer les princesses Boule-d'Or et Boule-d'Argent.

— Tu connais donc leur retraite ?

— Pas encore.

— Eh bien ! suis-moi. Je vas t'y conduire.

Et ils se mirent en marche, posant un pied devant l'autre, comme font les belettes dans la neige. L'ourse

allait en tête, accompagnée de ses quatre oursons; Gayant suivait avec sa bonne canne.

Au bout de cent pas, ils ouïrent d'horribles craquements et virent dans une clairière un grand gaillard qui s'amusa à tordre un chêne, comme une buresse tord son linge, après l'avoir rincé à la rivière.

— Bonjour à vous six ! leur cria le tordeur. Voulez-vous me donner un coup de main ?

— Nous sommes trop pressés, fieu.

— Où allez-vous ?

— Délivrer les princesses Boule-d'Or et Boule-d'Argent.

— J'en suis : mon bras délivrera les princesses, et j'épouserai Boule-d'Or, comme il est vrai que je m'appelle Tord-Chêne !

En parlant ainsi, le tordeur se mit de la compagnie.

Quoiqu'il y eût assez de champ pour faire glane, Gayant trouva que Tord-Chêne en usait un peu bien sans façon ; il accepta néanmoins ce compagnon, sans le relever du péché d'orgueil.

Cependant la forêt devenait si touffue que les voyageurs ne pouvaient plus avancer ; les arbres se touchaient comme des épis de blé.

— Nous approchons, dit la mère nourrice.

Avec l'aide de Tord-Chêne et de Marie Saguenon, Gayant se fraya un passage, et tous arrivèrent enfin devant un superbe château.

— C'est là que sont les princesses, dit l'ourse à l'aventurier, et, après lui avoir souhaité bonne chance, elle l'embrassa et partit au petit trot avec ses quatre oursons.

V

Les deux compagnons carillonnèrent à la porte, drelin, drelin, sans qu'on vînt leur ouvrir. Ils prirent alors le parti de l'enfoncer et visitèrent le château de fond en comble : ils n'y rencontrèrent âme qu'ï vive.

Ils virent dans la cuisine un magnifique cauderlat, j'entends une belle rangée de chaudrons et de casseroles qui reluisaient le long de la muraille comme autant de pleines lunes. Il y avait aussi une énorme broche, mais malheureusement on ne trouva rien à y mettre.

Pour toutes provisions, ils découvrirent dans le garde-manger une boîte au sel et un pot de beurre, et dans la hûche une fournée de pain bis. Gayant descendit à la cave et en rapporta un broc de vieille bière.

— Buvons un coup, dit-il, cela nous éclaircira les

idées. Voici ce que je propose : Comme le garde-manger est assez mal garni, il faut que l'un de nous aille à la chasse, pendant que l'autre restera céans pour faire la soupe.

— C'est moi qui resterai ! s'écria Tord-Chêne et, si le ravisseur ose montrer le bout de son nez, je n'aurai besoin ni de canne ni de massue, je l'assommerai d'un coup de poing !

— C'est bon, fit Gayant, qui avait souvent ouï dire que la pire roue d'un chariot est celle qui crie le plus fort. Aie soin seulement de sonner la cloche, quand le coucou marquera midi.

Resté seul, Tord-Chêne alluma le feu, alla cueillir des herbes dans le potager et fit la soupe, après quoi il bourra sa pipe. La marmite commençait à chanter, quand tout à coup le cuisinier entendit tic et tic et tic dans la cheminée.

Il vit alors descendre par la crémaillère un petit grand-père tout habillé de jaune, qui portait un petit tricorne, un petit habit à la française, de petites culottes et de petits souliers. Ce petit grand-père tenait d'une main une petite écuelle et de l'autre, quoiqu'il fit plein jour, une petite lampe allumée ; il n'avait rien de grand que le nez et le menton, qui se joignaient en casse-noisette.

— Qui es-tu et que veux-tu ? lui cria Tord-Chêne.

— Je suis Petit-Père-Bidoux, mon bon seigneur,

et je viens vous demander un peu de soupe pour l'amour de Dieu !

— Hors d'ici ! ver de terre !

Tord-Chêne n'avait pas achevé ces mots que, mettant bas son écuelle et sa lampe, Petit-Père-Bidou bondit comme un ressort qui se détend, l'empoigna par les jarrets avec une force irrésistible, lui cogna la tête contre la muraille et le traîna hors de la cuisine, tout contre un énorme tas de fagots qu'il fit crouler sur lui. Il reprit ensuite écuelle et lampe, et s'enfuit en criant :

— Petit bonhomme vit encore !

C'est en vain que vers midi le chasseur prêta l'oreille : la cloche ne sonna point. Las d'attendre, il revint au château. Il trouva la marmite renversée et le feu presque éteint : personne d'ailleurs auprès.

Il courut de chambre en chambre en criant :

— Ohé ! Tord-Chêne, ohé !

Tord-Chêne ne parut point. Son compagnon se décida à préparer lui-même le dîner.

Il alla querir un fagot pour rallumer le feu. En approchant du tas, il ouït la voix de Tord-Chêne qui criait :

— A moi, mon ami !

Et, s'apercevant que son camarade gisait sous la pile de fagots, il travailla tout de suite à le débarasser.

La chose faite, voyant qu'on ne lui demandait

point d'explications, Tord-Chêne dit d'un air un peu confus :

— Je saquais du bois quand les fagots ont croulé sur moi.

Gayant ne répondit point. On se passa de soupe ; on mangea deux lièvres et un faisan que le chasseur avait rapportés. Les compagnons montèrent la garde toute la nuit à tour de rôle, mais il ne vint pas un chat.

VI

Le lendemain Gayant fut de cuisine : il posa sa canne dans l'encoignure de la cheminée et vaqua aux soins du ménage.

Vers midi, la soupe étant prête, il se leva pour aller sonner la cloche. Soudain il entendit tic et tic et tic : il se retourna et vit Petit-Père-Bidoux avec sa petite lampe et sa petite écuelle.

— Un peu de soupe, pour l'amour de Dieu ! demanda doucement le petit homme.

Le cuisinier prit Marie Saguenon d'une main, et de l'autre ôta le couvercle de la marmite, ayant, comme on dit, un œil à la poêle et l'autre au chat.

Soudain le bout d'homme s'élança pour le saisir

aux jarrets, mais d'un coup de sa bonne canne Gayant l'arrêta net. Il croyait lui avoir écrasé la tête, il fut tout étonné qu'il ne lui avait abattu qu'un bras.

Profitant de sa surprise, le petit homme ramassa vivement son bras, le mit sous l'autre, reprit sa lampe qui ne s'était pas éteinte, et s'enfuit dans la forêt en criant :

— Petit bonhomme vit encore !

Gayant le poursuivit : il allait l'atteindre, quand il le vit disparaître par un trou de fussiau ou, si vous l'aimez mieux, de putois. Il y fourra sa canne d'une telle force que, rencontrant le vide, elle faillit lui échapper.

Tord-Chêne revenait justement par ce côté. Avec son aide, Gayant enleva force broussailles qui obstruaient l'orifice d'un puits vaste et profond.

— Si on avait une corde, dit-il, on irait voir ce qui se passe en bas.

— Commençons par manger la soupe, ensuite nous accorderons nos flûtes; de la panse vient la danse ! répondit Tord-Chêne, qui ne semblait pas bien pressé d'attraper Petit-Père-Bidoux.

VII

Pendant que son compagnon dinait, Gayant chercha par tout le château, sans y trouver le moindre bout de ficelle. Il imagina alors de peler les gros tilleuls de l'avenue pour fabriquer une corde.

Le camarade, bien repu, le rejoignit et se mit à tordre, avec une force et une prestesse incroyables, les larges rubans de tille que Gayant tirait des grands arbres.

Ils travaillèrent trois jours et trois nuits et ne s'arrêtèrent que quand le câble fut long de mille pieds.

— Qui descendra le premier? demanda Tord-Chêne inquiet.

Gayant se tut par modestie; ce que voyant :

— Tirons à la buquette, proposa son compagnon.

— Soit !

Et le hasard, qui n'en fait jamais d'autres, désigna Tord-Chêne pour tenter d'abord l'aventure.

Tord - Chêne s'exécuta d'assez bonne grâce : il s'attacha la corde à la ceinture, y accrocha la cloche du diner, et emporta un quartier de roc pour sonder la profondeur du puits. Quand on eut

déroulé six cents pieds de corde, il sonna et son camarade le ramena au jour.

— J'ai jeté ma pierre, dit-il, et je crois bien qu'il nous manque encore plus de cinq cents pieds.

— Il en manquerait mille que j'irais tout de même ! s'écria Gayant.

Il laissa la cloche, prit sa canne d'une main et de l'autre saisit le câble, qui descendit, descendit, descendit jusqu'à ce qu'il fût entièrement déroulé.

A ce moment, le héros lâcha la corde et s'abandonna dans le vide, à la garde de Dieu. Il arriva au fond, brisé, moulu, fracassé : la chute était d'environ cinquante pieds.

VIII

Il se leva et se traîna clopin clopant vers une lumière qui brillait au bout d'une longue galerie. Bientôt il distingua une lampe près de laquelle étaient accroupies deux formes humaines. Il s'avança en rampant et reconnut Petit-Père-Bidoux.

Une vieille femme à cheveux blancs, qui semblait âgée de plus de cent ans, était en train de lui panser son bras : elle le frottait avec de la graisse qu'elle prenait dans un petit pot de grès. Cette opération

absorbait l'homme et la femme au point qu'ils n'avaient rien entendu.

Gayant avait remarqué le soin que le petit grand-père mettait à garder sa lampe allumée. Devant que là était le charme, il l'éteignit vivement, rassembla ses forces pour un suprême effort, et cette fois d'un coup de canne aplatit la tête de Petit-Père-Bidoux.

La vieille poussa une exclamation qui avait plutôt l'air d'un cri de joie que d'un cri de terreur. Le vainqueur ralluma la lampe.

— Qu'est-ce qu'il y a dans ce pochon ? dit-il.

— C'est du baume, mon doux seigneur, pour guérir les blessures.

L'éclopé s'en frotta tout le corps : comme aucun de ses membres ne manquait à l'appel, il se sentit sur-le-champ frais et gaillard. N'ayant usé que la moitié du baume, il enferma le reste dans son sac.

— Ah ça ! femme du diable, fit-il alors, tu vas me dire où sont les princesses Boule-d'Or et Boule-d'Argent.

— Tout de suite. Regardez autour de vous.

L'aventurier regarda et vit de vastes caveaux.

— Dans ces caveaux, reprit la bonne femme, sont les princesses que vous cherchez. Ouvrez le premier à droite : vous y trouverez la princesse Boule-d'Or ; mais surtout tenez-vous sur vos gardes !

Il poussa la porte de bronze, qui céda sur-le-champ.

Aussitôt du fond de l'ancre partit un effroyable sifflement, et un serpent plus long et plus gros qu'un peuplier, s'élança la gueule béante. Gayant y plongea sa canne tout entière et, tendant à la vieille l'animal qui se tortillait horriblement :

— Tu peux le rôtir, dit-il. Il est embroché.

Il appuya son pied sur la tête du monstre expirant, et dégagea Marie Saguenon, après quoi il pénétra dans le caveau. Il salua poliment la princesse Boule-d'Or et lui présenta la main pour l'aider à sortir.

IX

La princesse Boule-d'Or était belle comme le soleil, et c'est à peine si on pouvait soutenir l'éclat de sa figure. Elle donna le bout de ses doigts à son libérateur et dit d'un air hautain :

— C'est fort bien, mon garçon. Vous êtes joliment laid, mais n'importe, voici ma boule : gardez-la précieusement et, quand nous serons là-haut, rapportez-la au roi mon père ; il reconnaîtra ce service.

— Je n'y manquerai pas, belle dame.

— Mais comment allez-vous me tirer d'ici ?

— Patience ! Il y a temps pour tout. Le plus pressé est de délivrer mademoiselle votre sœur.

— Faites ! répliqua Boule-d'Or.

Et elle s'assit sur l'escabeau en arrangeant les plis de sa robe.

X

Le caveau de Boule-d'Argent n'avait pas de porte, mais il était fermé par une immense toile d'araignée dont les fils paraissaient aussi solides que des fils de fer.

Dans un coin, derrière l'arnitoile, Gayant entrevoyait, sentinelle effrayante, une araignée grosse comme un veau. Le monstre le regardait de ses huit yeux qui brillaient dans l'ombre, pareils à des lumeroles. Il se dressait en silence sur ses pattes de devant, prêt à s'élaner sur le téméraire qui toucherait à ses fils.

Gayant s'avança résolûment et avec sa canne brisa l'arnitoile. L'araignée bondit à travers l'ouverture. Le héros n'eut pas peur, mais en face des huit longues pattes velues qui allaient l'enlacer, il resta un moment ébloui.

Le pauvre garçon eût été perdu, si Marie Saguenon ne s'était abattue d'elle-même comme la foudre.

Quatre pattes tombèrent du premier coup, et le second escarbouilla la tête de l'immonde animal. Gayant repoussa les tronçons du pied et alla délivrer Boule-d'Argent.

Boule-d'Argent brillait, modeste et simple, comme l'étoile du matin; elle sauta au cou de son sauveur en disant :

— Je vous en prie, délivrez aussi ma sœur.

— C'est fait ! répondit le vainqueur.

Et il alla avec les princesses crier à son compagnon de descendre la corde.

XI

A la vue du câble trop court que Gayant considérait d'un air préoccupé :

— Quoi ! fit Boule-d'Or, vous n'avez point d'échelle, et c'est par cette vilaine corde que...

— Hélas ! oui, princesse, à moins que vous ne préféreriez rester ici.

Tout en parlant, il ouvrit son couteau, écorcha le serpent comme une anguille et découpa sa peau en lanières qu'il assembla bout à bout. Il ramassa à terre le quartier de roc lancé par Tord-Chêne, y attacha cette corde d'un nouveau genre, et cria à son compagnon :

— Attention, là-haut ! nous allons remonter les princesses. Voilà une rallonge.

Et il lança l'énorme pierre.

Le câble allongé et descendu jusqu'en bas, il y attacha par la ceinture la princesse Boule-d'Or et cria à son camarade de tirer. Le précieux fardeau arriva sans encombre ; la corde descendit et remonta, emportant la princesse Boule-d'Argent, qui avait également donné sa boule à son sauveur.

XII

Quand il vit Boule-d'Argent aux mains de son compagnon :

— A mon tour maintenant, dit Gayant. Hé ! là-haut ! descends la corde !

La corde dévala.

Par une inspiration subite, au lieu de s'y attacher lui-même, le héros y attacha Marie Saguenon. Le câble remonta.

Il n'était point à mi-route qu'il retomba tout entier sur Gayant, qui faillit en être écrasé.

L'aventurier comprit combien il avait eu raison de se défier. Honteux de ses fanfaronnades, et craignant qu'il ne révélât sa lâche conduite, Tord-Chêne

avait jugé bon de la couronner en le précipitant au fond du puits.

La situation devenait inquiétante. Gayant contemplait tristement les deux boules, quand la vieille lui dit en dodelinant de la tête :

— Voulez-vous me promettre de suivre en tout point mes indications? Je vous fournirai un moyen de retourner là-haut.

— Je le jure, dit l'aventurier.

Elle cria :

— Ici, Colibri !

Et il vit paraître un oiseau géant, trois fois grand comme un aigle, et qui pourtant n'était autre qu'un corbeau.

L'oiseau ouvrit un bec énorme, et poussa un couac formidable.

— Minute ! mon gentil Colibri, répondit la vieille, tu vas avoir la becquée.

Elle ôta le couvercle d'un saloir qui contenait de la viande de bœuf.

— Prenez votre charge de ceci, dit-elle, montez sur le dos de Colibri, et chaque fois qu'il criera : Couac ! ne manquez pas de lui clore le bec avec un morceau de viande. C'est le seul moyen qu'il aille jusqu'en haut sans faiblir. Arrivé là, vous me le renverrez.

XIII

L'aventurier remercia chaudement la bonne femme, conduisit le corbeau vers le puits et monta dessus avec sa charge, sans oublier Marie Saguenon. Le corbeau déploya ses ailes immenses et fit : Couac !

Gayant lui ferma le bec avec une tranche de viande.

— Couac !

Deuxième becquée.

— Si je t'avais cru si bavard, pensa le cavalier, j'aurais emporté le tonneau tout entier.

L'oiseau n'était pas à mi-route, et les morceaux diminuaient à vue d'œil.

Gayant prit son couteau et les coupa en deux, mais les couac n'en devinrent que plus pressants.

Il approchait de l'ouverture, quand il donna la dernière becquée.

— Couac ! fit le corbeau.

— Tu as beau crier, fieu, je n'ai plus rien.

— Couac !

Et l'oiseau ralentissait son vol.

— Couac ! couac !

— Un peu de courage, mon gentil Colibri !

L'oiseau fit un effort désespéré. Il allait toucher

au but, mais il battit de l'aile et ne monta plus. Pour l'empêcher de descendre, l'aventurier mit sa bonne canne en travers du puits.

Dans cette extrémité, le pauvre Gayant se rappela l'histoire de la princesse qui, traversant la mer Rouge sur un griffon, laissa choir dans les flots une faîne d'où sortit aussitôt un hêtre immense où l'oiseau fatigué se reposa. Que n'avait-il, hélas ! la faîne merveilleuse !

Le cavalier ne savait à quel saint se vouer. Tout à coup il lui vint une idée : sans hésiter, il coupa une tranche de sa cuisse ; il en bourra le bec du corbeau qui recommença de monter.

— Couac !

Gayant, malgré la douleur, se coupa une carbonnade sur l'autre jambe, et l'oiseau atteignit enfin au bord.

— Me voilà joli garçon ! se dit-il. N'importe ! va retrouver ta maîtresse, mon beau Colibri.

Et le corbeau descendit en tournoyant, comme un vautour qui s'abat sur un pigeon ramier.

Le héros déboucla son sac pour y chercher de quoi panser sa blessure. Il y trouva le pochon de la vieille, auquel il ne songeait plus.

Il en usa si bien qu'il sentit repousser sa chair et, décidé à mener l'aventure jusqu'au bout, il se mit sur-le-champ en route pour la ville capitale du royaume des Pays-Bas.

XIV

Un doux souvenir l'encourageait : ce n'était point le souvenir de la princesse Boule-d'Or; c'était l'image de l'aimable Boule-*r* gent. Il ne pouvait s'empêcher de penser que Petit-Père-Bidoux avait fait preuve de goût en la plaçant sous la garde de l'araignée, le plus horrible des deux monstres.

Il arriva un beau matin à la ville capitale :

Comme il se promenait par les rues, cherchant un moyen de pénétrer jusqu'au roi, il vit un seigneur sortir de la boutique d'un orfèvre.

Il reconnut aussitôt Tord-Chêne, malgré les magnifiques habits dont le drôle était couvert.

Quand Tord-Chêne eut tourné le coin de la rue, Gayant s'approcha de l'orfèvre, qui était resté sur sa porte.

— N'est-ce pas ce seigneur, lui dit-il, qui a délivré les filles du roi ?

— C'est lui, en effet, répondit l'orfèvre, et il vient de me commander un travail qui n'est point aisé.

— Lequel, s'il vous plaît? répliqua Gayant, frappé d'une idée subite.

— Qu'est-ce que cela peut vous faire ?

— Peut-être serai-je assez heureux pour vous y aider.

— Vous êtes donc orfèvre ? demanda l'autre en souriant. Vous n'en avez pas l'air.

— Ce n'est pas l'air qui fait la chanson, répondit Gayant.

— Eh bien ! les princesses avaient deux boules, une d'or et une d'argent. Elles les ont perdues en route et on vient de m'en commander de pareilles. Le roi ne veut pas que ses filles se marient sans leurs boules.

— Et qu'est-ce qui vous embarrasse ?

— Ce qui m'embarrasse, fieu, c'est que je n'ai jamais vu ces malheureuses boules. Je sais seulement que l'une portait gravée...

— La figure du soleil et l'autre celle de l'étoile du matin.

— Qui vous l'a dit ?

— Ces bijoux sortent de l'atelier du grand saint Éloi, votre patron. C'est lui qui, à l'époque où il vint prêcher dans ce pays, en fit présent au père du roi régnant. Ils avaient été fabriqués par son fils Oculi, mon maître, et le meilleur ouvrier du saint orfèvre.

Gayant en avait rarement débité aussi long et, pour la première fois de sa vie, il mentait, tant était grand son désir de revoir Boule-d'Argent.

— Et vous sauriez fabriquer de pareils bijoux ? reprit l'orfèvre.

— Fournissez-moi, avec l'or et l'argent nécessaires, un atelier où je sois seul.

— Quel salaire voulez-vous ?

— Peu de chose. Un sac de noix que vous me donnerez par avance.

XV

L'orfèvre accepta en riant ce marché bizarre et installa son homme dans une chambre. Une fois seul, le héros s'occupa à croquer ses noix : il tenait de sa mère nourrice un goût prononcé pour les fruits.

La femme de l'orfèvre, qui était curieuse comme Ève, alla plusieurs fois écouter à la porte de l'atelier, et jamais elle n'ouït que le bruit des noix que croquait le compagnon.

— Je ne sais si votre nouvel ouvrier abat beaucoup de besogne, dit-elle à son mari, mais quand on passe devant sa porte, on n'entend que cric-croc, cric-croc.

Vers onze heures, le patron voulut aller voir où en était l'ouvrage. En entrant dans la chambre, il fut salué par l'éternel cric-croc, et surprit le héros attablé devant un grand tas de coquilles.

— Eh bien ! camarade, fit-il, comment trouvez-vous mes noix ?

— Excellentes, notre maître, et voici vos boules.

— Déjà finies ?

— Est-ce qu'il y manque quelque chose ?

— Elles sont superbes, au contraire !

— En ce cas, je vas les porter tout de suite au palais.

XVI

Gayant se présenta de la part de l'orfèvre de la couronne, et la sentinelle le laissa passer. Il rencontra justement sous le vestibule toute la cour qui rentrait de la promenade.

Tord-Chêne donnait le bras à Boule-d'Or, le roi à Boule-d'Argent, et les courtisans suivaient deux par deux.

Le héros se mit, sans dire mot, à jongler avec les boules : elles brillaient au soleil d'un tel éclat que les gens crurent voir des étoiles en plein midi.

— Ma boule ! ma boule ! s'écrièrent Boule-d'Or et Boule-d'Argent, et elles quittèrent précipitamment le bras de leurs cavaliers.

— Je vous les rendrai, mesdemoiselles, fit-il, quand vous aurez raconté à monsieur votre père à quelle fin vous me les avez confiées.

— Il ment ! répondit Tord-Chêne. Je ne connais pas cette face d'ours.

— Mais d'où vient, ajouta le roi, qu'il a les boules ?

— C'est qu'il les a volées !

Le héros allait les lancer à la tête de l'imposteur. Le monarque l'arrêta d'un geste.

— Qu'en dites-vous, mesdemoiselles ? dit-il en se tournant vers les princesses.

Les princesses se taisaient : Tord-Chêne leur avait fait jurer sur leur salut éternel de ne jamais révéler la vérité.

XVII

En ce moment, un couac épouvantable retentit dans les airs ; on vit paraître un corbeau plus grand qu'une autruche et monté par une petite vieille qui le bourrait de morceaux de viande.

— La bonne fée Maglore ! dit le monarque avec surprise, et il se hâta d'ouvrir la fenêtre aux nouveaux arrivants.

— Oui, sire, la fée Maglore, que ce jeune héros

a tirée, ainsi que vos filles, des griffes de Petit-Père-Bidou.

— Dans mes bras, mon gendre ! s'écria le roi, et, comme tu ne peux épouser mes deux filles d'un coup, choisis.

— Je choisis l'aimable Boule-d'Argent, dit Gayant, si toutefois elle veut bien d'un ourson tel que moi.

Boule-d'Argent rougit jusqu'au blanc des yeux, ce qui est la meilleure réponse en pareil cas. Son sauveur lui avait paru si bon et si courageux que, loin de le trouver laid comme un ours, elle l'avait vu beau comme un lion.

— Quant à ce seigneur, ajouta le monarque, au lieu de la main de notre fille, nous allons lui donner le bras d'une potence.

— Non, sire, il m'a aidé dans mon œuvre, et d'ailleurs il a touché le cœur de votre demoiselle.

— Tu crois ?

— Voyez plutôt.

Boule-d'Or se rapprochait en effet de Tord-Chêne, qui était blême comme un déserteur de cimetière.

« Je me trompe fort, pensa Gayant, ou le pauvre diable sera assez puni en épousant ma fière belle-sœur. »

XVIII

Le double noce eut lieu huit jours après. Gayant y invita les habitants de Cantin qui s'y rendirent en carrioles, en chars-à-bancs, en chariots, en charrettes et en barous, je veux dire en tombereaux.

Lorsqu'on fut près de se mettre en marche, on vit arriver l'ourse et ses quatre oursons, qui prirent la tête du cortège.

Venait ensuite la fée Maglore, rajeunie de soixante ans, vêtue d'habits magnifiques et montée sur son corbeau qui, cette fois, était transformé en vrai colibri, un gigantesque colibri. Gayant, toujours modeste, fermait la marche avec Boule-d'Argent et Marie Saguenon.

Le repas fut splendide : on y mangea des pimperboles, des craquelins, des cauchons aux pommes et on y but de la bière de Louvain. Le roi ouvrit le bal avec la mère nourrice de Gayant, et cela fit qu'on y fut d'une gaieté folle.

On y fut même si gai, qu'au moment d'aller au lit, en se passant l'allumette pour allumer les bougeoirs, on inventa le joli jeu que, du cri du méchant petit grand-père, on appela le jeu de *Petit bonhomme vit encore*.

XIX

C'est aussi en reconnaissance de ces mémorables événements qu'a lieu chaque année, à la ducasse de Douai, la *procession de Gayant*. Le héros se promène triomphalement par les rues, au son de la musique, avec sa femme et ses enfants.

Il est devenu aussi beau qu'il était laid de son vivant ; il a plus de vingt pieds de hauteur, et madame Gayant que, par une bizarre confusion, les gens de Douai appellent Marie Saguenon, est presque aussi grande que son époux.

Jean Gélon, dit Gayant, n'est pas moins célèbre en Flandre que Culotte-Verte, dit le chevalier de Saint-Georges ; la ducasse de Douai est tout aussi gaie que celle de Mons ; la *Procession de Gayant* ne le cède en rien au *Combat du Lumçon* et, quelque part que vous rencontriez un Douaisien ou un Montois, vous n'avez qu'à fredonner le *turlututu* de la fameuse marche ou le *doudou* de l'illustre tournoi, et vous verrez les bonnes gens pleurer de joie au souvenir de leurs grands-pères Gayant et Culotte-Verte.

